

VLADIMIR VIKTOROVIČ KOLESOV

(à l'occasion de ses 80 ans)

La vie et la carrière scientifique et pédagogique de Vladimir Viktorovič Kolesov sont indissolublement liées avec l'Université de Saint-Pétersbourg. Il y enseigne et publia plus de 600 travaux. Son champs d'intérêts scientifiques est très vaste et varié : il s'intéressa à l'histoire de l'accentuation russe, à la dialectologie historique, aux problèmes actuels de culture langagière, et à la relation langue/mentalité. Comme les titres de ses monographies nous l'indiquent, il se consacra aussi bien à des problèmes traditionnels de russistique historique, comme dans ses ouvrages *Istoričeskaja fonetika russkogo jazyka* ['Phonétique historique du russe'] (1980), *Drevnerusskij literaturnyj jazyk* ['Le vieux-russe littéraire'] (1989), qu'à des questions sujettes à discussion qui n'ont pas encore trouvé de réponse définitive dans la linguistique, à savoir *Slovo i delo* ['Les mots et les choses'] (2001), *Russkaja mental'nost' v jazyke i tekste* ['La mentalité russe dans la langue et dans le texte'] (2006), *Realism i nominalizm v russkoj filosofii jazyka* ['Réalisme et nominalisme dans la philosophie du langage en Russie'] (2007). Il s'est fait connaître comme chercheur original et sérieux.

Depuis un certain temps, Kolesov se consacre à la perception du Mot russe dans la tradition philosophique et spirituelle russe, ainsi dans *Filosofija russkogo slova* ['La philosophie du mot russe'] (2002).

Ses étudiants connaissent Vladimir Kolesov comme un brillant lecteur, comme directeur d'un grand nombre de thèses de doctorat, de cours et de séminaires. Dès 2010, il a introduit à la faculté des lettres de l'Université le programme de Master intitulé «La linguistique mentale» qui se focalise sur le côté cognitif de la langue russe en se fondant sur un vaste matériau langagier historique et synchronique. Plusieurs générations d'étudiants utilisent ses manuels de cours *Vvedenie v istoričeskiju fonologiju* ['Introduction à la phonologie historique'] (1972-1983), *Istoričeskaja grammatika russkogo jazyka* ['Grammaire historique du russe'] (2009), *Istorija russkogo jazyka* ['Histoire de la langue russe'] (2010) et d'autres encore.

En plus ses recherches linguistiques à proprement parler, V. Kolesov a toujours prêté une grande attention à la vulgarisation scientifique. Certains de ses livres visent également un large spectre de lecteurs non linguistes : *Istorija russkogo jazyka v rasskazax* ['Histoire de

la langue russe en récits'] (1976), *Kul'tura reči – kul'tura povedenija* ['Culture de la parole et culture du comportement'] (1986).

Nous traduisons ici un chapitre de sa monographie *Jazyk goroda* ['La langue de la ville'], parue en 1991^a.

^a Traduit depuis l'édition de 2009, pp. 19-23.

LA HAUTE SOCIÉTÉ

Saint-Pétersbourg est la ville aristocratique par excellence...
N.N. Šelgunov

Oui, comme le soulignait V.G. Belinskij, «à Saint-Pétersbourg, la haute société, plus qu'ailleurs, est une véritable *terra incognita* pour tous ceux qui n'y ont pas droit de cité ; c'est une ville dans la ville, un Etat dans l'Etat». La séparation volontaire de la haute société par rapport au reste de la population amena aussi des différences dans la langue, entretint certaines normes rigides et fermées. Au seuil du XIX^e siècle, c'était l'allemand qui dominait à la Cour du tsar, alors que le russe était totalement ignoré, à moins que l'on voulût devenir célèbre comme écrivain. Les contemporains percevaient Catherine II comme une dame «désirant apprendre le russe à la perfection (ce qu'elle avait presque réussi)» — quel drôle de compliment ! Les écrits de l'impératrice laissent voir qu'elle avait appris le russe à travers les expressions idiomatiques qu'elle entremêlait de gallicismes et de germanismes, alors qu'elle ne prêtait aucune attention aux particularités du russe.

Au contraire, les représentants de la haute société préfèrent le français dès l'époque pétroviennne. Le critique N.K. Mixajlovskij affirmait qu'en même temps ils «[étaient] fiers de manifester leur dédain pour l'allemand, qu'en vérité ils ne maîtris[ai]ent pas». En décrivant les salons pétersbourgeois du XIX^e siècle, Léon Tolstoï ne pouvait pas passer sous silence certaines particularités de la haute société pétersbourgeoise. On était avant tout attirés par les Françaises. Dostoïevski écrivait : «J'appelle 'filles-oui' les jeunes filles qui, jusqu'à presque trente ans, répondent uniquement par un 'oui' ou par un 'non'». A.V. Nikitenko, un fin connaisseur des us et coutumes de la haute société, écrivait dans ses carnets :

Les créatures peuplant la «haute société» sont de véritables automates. On dirait qu'ils n'ont pas d'âme. Ils vivent, pensent et sentent sans interroger ni leur cœur, ni leur esprit, ni leur devoir, ni leur être d'homme. Leur vie toute entière rentre dans le cadre des bonnes manières acceptées par la société. Leur règle principale consiste à ne pas être ridicule. Or ne pas être ridicule consiste à devenir esclaves de la mode dans leur façon de parler, leurs propos, leurs actions tout comme dans leurs façons de s'habiller... et surtout c'est la langue française, tout le temps. Mais tous ces mots cachent des passions des plus rustres.

Apparemment, l'attrait du français s'expliquait par la relative facilité de cette langue et par le nombre élevé d'expressions-modèles à l'aide desquelles on pouvait librement mener une conversation de haute société sans trop réfléchir.

Il faut remarquer qu'à l'époque presque toutes les classes de la société étaient pour ainsi dire bilingues. Ainsi, le clergé maîtrisait aussi bien le russe sous ses formes les plus rustres (à savoir les dialectes locaux) que le slavon d'église, sa langue professionnelle. Pour parler de choses concrètes ou de choses abstraites et élevées, on utilisait tantôt l'un, tantôt l'autre idiome. On disait d'un côté, *storonnik* ['adepte'], *golova* ['tête'], *vožak* ['chef'], *bor'ba* ['combat'], *dobro* ['le bien'], et de l'autre — *strannik* ['voyageur'], *glava* ['tête, litt.'], *vožd'* ['chef militaire'], *borenje* ['lutte'], etc. On pourrait poursuivre ces séries de mots à l'infini, elles sont sans fin. Le bilinguisme des classes privilégiées a lui aussi une explication. Le français et l'allemand avaient été aussi des langues «professionnelles», elles ajoutaient aux discussions un élément de style élevé (tout comme le faisaient les slavonismes dans la langue du clergé, et plus tard celle de l'intelligentsia issue des différentes classes sociales). Ce bilinguisme se manifestait par exemple quand on parlait à Dieu : «En quelle langue ces Russes prient-ils ? – demande un billetiste de la revue *L'abeille du Nord* en évoquant la passion pour le français. – En français !»

La réaction des «chichkovistes» [adeptes de Chichkov, E.S.] qui s'opposaient au mélange des mots slaves et français s'explique par le désir de délimiter ces deux formes du style élevé ; toutefois la ressemblance de leurs fonctions admettait qu'on les utilisât indifféremment. Chez les écrivains qui maîtrisaient bien les deux langues, transperce clairement l'interpénétration des significations, qui conduisait à l'enrichissement de la langue littéraire. Et cela est aussi vrai non seulement pour N.V. Karamzine et ses successeurs. F.I. Tioutchev, qui fréquentait assidûment le théâtre français et allemand, dédaignait le théâtre russe ; l'allemand et le français ont toujours eu dans sa vie une signification essentielle. Cependant, ses poésies abondent en slavonismes élevés, enrichis de nuances de sens et d'images venant des mots français. Les contraires s'attirent, et surtout dans la langue.

Les caractéristiques opposées propres aux slavonismes et aux gallicismes se rejoignent dans leur opposition à la langue russe, sans la maîtrise de laquelle même un Russe noble ne pouvait vivre, ne serait-ce que pour parler à ses serfs. En se rappelant les sœurs Rosset-Smirnova connues au début du siècle passé, un de leurs contemporains souligne : «Elles parlaient plus volontiers en français ; elles parlaient mal le russe, comme toutes nos nobles dames âgées de l'époque, elles y ajoutaient constamment des gallicismes et des mots français à la Madame Kurdjukova (personnage d'un célèbre poème satirique d'I.P. Mjatlev)». On cite comme exemple le récit des obsèques pompeuses d'une actrice française à Saint-Pétersbourg.

Vse delo s togo i **začalos**'... čto my podpisali odnu bumagu i s **ěvtoj** bumagi vse i pošlo.

[‘C’est ainsi que tout a commencé...nous avons signé un document et c’est de là que tout est parti’]

Vse že ona byla tol’ko akterka, i **taperiča** voz’mite...umri xot’ by ja, *on dira seulement* : «umerla gostepriimnaja dvorjanka».

[‘Elle n’était rien qu’une actrice, et maintenant regardez...si je venais à décéder, *on dira seulement* : «voilà une noble généreuse qui est décédée»]

On appelait ce parler le «jargon de la haute société» : on y trouve aussi bien *ixnyja*, *ixnomu* que *byla pokryvšis*^b ; enfin *nadobno* [‘il faut que’] et *čtoby* [‘pour que’] sont de véritables gallicismes.

D’ailleurs, la langue métaphorique de la société de la capitale du XVIII^e siècle était un «gallicisme» en soi. Les jeunes aristocrates de ce siècle poudré disaient «le miroir de l’âme», «un humble travailleur», «l’acier mortel», «les portes du cerveau», etc., pour parler respectivement des yeux, d’un cordonnier, d’un sabre et du nez. Leur langue est cryptée à dessein. Ils se distancient volontairement de leur langue maternelle. En règle générale, les métaphores sont liées au caractère métaphorique d’une langue, généralement la langue maternelle ; une fois traduites, elles deviennent des symboles inaccessibles aux non initiés. Et néanmoins, les expressions *vodit’ za nos* [‘mener par le bout du nez’], *imet’ zub* [‘avoir une dent contre qn’], *rabotal kak vol* [‘il travailla comme un bœuf’], *na pervyj vzgljad* [‘au premier coup d’œil’], *na kraju propasti* [‘au bord du précipice’], *vopros žizni i smerti* [‘une question de vie et de mort’], *zadnjaja mysl’* [‘une arrière-pensée’], etc., malgré leur origine française, restent chez nous des idiomes. Les tournures lexicales dans ces métaphores se sont superposées aux significations métaphoriques des mots russes correspondants.

La combinaison d’expressions de la langue parlée, souvent dialectales, avec des gallicismes, d’une part, et les insertions de phrases françaises, de l’autre, ont été peu productives pour l’évolution de la langue russe. Elles ne peuvent s’accorder ni sémantiquement, ni par leur forme. Il fallait commencer par le plus simple : parler russe non seulement aux serviteurs, non de temps à autre, mais constamment. Et voilà que déjà dans les années 1820, aux soirées poétiques chez A.A. Del’vig, «on parlait russe, et non français, comme c’était la coutume à l’époque. L’élaboration de notre langue doit beaucoup à ces soirées littéraires», quoique, d’après les souvenirs du neveu de ce poète, cela attisait les soupçons de la part de la police secrète. A travers la prose de N.V. Karamzine, et ensuite à travers

^b Kolesov analyse ici le mélange de formes archaïques comme *ixnyja* [‘leur’], *ixnomu* [‘à leur’], que *byla pokryvšis* [‘litt elle était couverte de...’] avec les gallicismes.

les œuvres d'A.S. Pouchkine, le russe eut droit de cité tant dans la vie que dans la «société».

Si un écrivain «écrivait comme on parle, comme comprennent les dames», c'était certes un grand succès, en fin de compte, c'était les mères de famille qui dictaient alors «la mode langagière», ne serait-ce que parce qu'elles déterminaient dans la vie de leur maison le degré et la quantité des emprunts ainsi que l'emploi de certains mots slaves, qui ensuite étaient repris par les autres. De nombreux exemples en attestent.

Ainsi, en essayant de saisir la différence entre les mots *coquette* et *prude*, A.S. Pouchkine remarquait :

Le mot *koketka* est russifié, alors que le mot *prude* n'a pas été traduit et n'est pas encore entré dans l'usage. Ce mot désignait une femme trop à cheval sur les idées qu'elle se faisait de l'honneur (des femmes), une sainte-nitouche. Une telle attitude présuppose une imagination viciée, tellement détestable chez une femme, jeune de surcroît... En tout cas, être prude, c'est soit ridicule, soit insupportable.

Son camarade F.F. Vigel' éprouvait des difficultés à traduire ce mot :

Pour conserver leur réputation, les femmes se devaient d'être *prudes*, ce que je ne peux mieux traduire que par le mot *minauderie*. Pouchkine est plus précis dans la définition des sens, puisque le mot français signifie «inaccessibilité» (dans leur vertu de façade), alors que l'adjectif signifiait exactement «sainte-nitouche».

Mais la haute société ne se caractérise-t-elle pas par son système de préférences envers les nuances fines de conduite féminine, des nuances inexprimables avec des mots russes ?

Le parler des hommes est peu différent sous ce rapport. Dans les *Mémoires* de P.A. Valuev, par exemple, de nombreux mots russes reçoivent des nuances de sens imprécises, il y a abondance de gallicismes et d'expressions françaises. En relisant ce genre de textes, on comprend que jusqu'aux années 1880, chez les gens de ce milieu, la pensée française était bien dissimulée sous des formes mal cousues.

Sous le poids des éléments étrangers, les mots russes changent de signification, les expressions traditionnelles changent de sens. Sous l'influence des mots français, l'adjectif *obydennyj* ['habituel'] ('jour après jour', c'est-à-dire, d'un jour) commençait à être compris différemment comme «sagesse quotidienne». Chez A.I. Herzen, on trouve *obydennaja ili tak nazываемaja obščestvennaja žizn'* ['vie quotidienne ou qu'on appelle sociale'], chez N.V. Šelgunov, il ne s'agit plus de la vie quotidienne ['*každodnevnaja*'], mais de la vie habituelle ['*privyčnaja*']. A l'heure actuelle, c'est la prononciation qui a changé : *obydennyj* et *obydënnij*. Le mot s'est décomposé en trois, dont chacun a son propre synonyme : pour *obydënnij*, c'est le mot *odnodnevnyj*, pour *obydënnij* — *obixodnyj*, *obydennyj* — *ordinarnyj*. Ainsi cesse d'exister le mot russe qui était à

l'origine de l'introduction dans notre langue d'un contenu étranger. Or c'est tant que vit la racine d'un mot que peuvent se produire des changements de sens, y compris lors d'un emprunt.

La noblesse russe s'est donnée pour mission de transposer la «culture» occidentale sur le sol russe, en repensant avant tout toute la masse de concepts, de termes, de définitions que l'Europe avait accumulés. Tout n'est pas entré dans la langue russe, mais l'essentiel a été réalisé : les contacts incessants de la noblesse russe avec la civilisation occidentale ont servi de base pour transformer cette richesse verbale en des formes nouvelles de la langue russe littéraire. P.D. Boborykin concluait à ce propos :

J'ai employé le mot *barine*. Je sais qu'il est sur le point de devenir une injure. Mais laissons de côté toutes les idées reçues ; elles doivent céder la place à la vérité, à la définition des caractéristiques typiques. Au contraire de ce que pensent certains de nos lecteurs, cette couche de la société n'a pas uniquement vécu d'intérêts et de passions prédateurs et primitifs. Elle était l'unique couche sociale à véhiculer l'instruction jusqu'au milieu de notre siècle.

Traduit du russe par Elena Simonato, Sébastien Moret